



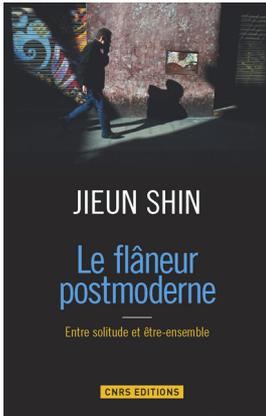
JIEUN SHIN

Le flâneur
postmoderne

Entre solitude et être-ensemble

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur :



Voyageur, voyeur, voyant, le flâneur privilégie le songe, les jeux de masques. Il transforme la ville, faite de matériaux solides et gris, en un espace fluide, mouvant, coloré. Adeptes du rythme lent, il voue un culte à l'inutile et gaspille le temps avec art. Il recherche la solitude dans la foule, proclame l'absolue nécessité de l'oisiveté et, par sa démarche vagabonde, réinvente

sans cesse les formes du quotidien. Imprévisible caméléon, ce résistant silencieux lance un défi permanent à la norme et à la médiocrité. Splendide élitisme que celui d'être anonyme... et donc libre.

Dans le sillage de Walter Benjamin, Georg Simmel, Jean Baudrillard, Guy Debord, Michel Maffesoli, Jieun Shin signe un essai sociologique de haute facture sur cette figure post-moderne par excellence qu'est le flâneur contemporain. Elle montre que, dans le labyrinthe urbain, ériger l'art de la dérive en mode d'être au monde permet de dépasser le narcissisme et le simple souci de soi.

Quand marcher sans intention véritable est une forme de bonheur...

Docteur en sociologie (université Paris-Descartes), Jieun Shin est chargée de recherche au Korean Studies Institute à l'Université nationale de Pusan (Corée du Sud).

Le flâneur postmoderne

Jieun Shin

Le flâneur postmoderne

Entre solitude et être-ensemble

CNRS Éditions

15, rue Malebranche – 75005 Paris

À la mémoire de ma grand-mère

Sommaire

Introduction.....	15
De la fêlure de soi au mélange avec les autres....	16
La résistance des « hommes sans qualités ».....	21
La sociologie littéraire	25
<i>Chapitre premier. Aimer la solitude dans la foule</i>	29
La fêlure	32
La fêlure comme moment de démolition du soi ordinaire.....	32
<i>L'homo fractalis</i>	35
La fêlure de soi comme volonté de liberté....	37
L'image de l'eau 1	43
Savoir traduire, savoir communiquer	43
1 + 1 = 1	46
La légèreté, plaisir de l'être sans qualités.....	53
Légèreté comme besoin de distance.....	53
Le « présent ».....	57
Le plaisir d'être sans qualités	60
Le mélange : bovarysme.....	64
Le soi spongieux.....	64
La force de la mollesse existentielle	67

Le flâneur postmoderne

La vertu du caméléon : une éthique de l'identification.....	72
La ville flottante.....	76
La sensibilité dynamique à l'espace.....	76
La rue, microcosme de la réalité sociale.....	79
La ville comme image du labyrinthe.....	82
L'image de l'eau 2.....	85
La foule comme océan humain.....	85
La flânerie : un moment de rupture avec la vie normale.....	89
<i>Chapitre 2. La vie flâneuse.....</i>	<i>95</i>
Le hasard.....	97
« L'homme-dé ».....	98
Le monde sans imaginaire.....	102
Le monde comme loterie.....	107
Le secret.....	113
Le flâneur dans un « univers bis ».....	114
Le secret comme élément nécessaire de la flânerie.....	118
Le masque pour devenir secret.....	124
L'absurde.....	125
Le monde comme théâtre de l'absurde.....	126
La flânerie comme acte de « finalité sans fin ».....	129
L'étrangeté du monde.....	131
« Sisyphe heureux ».....	135
Reconnaître le tragique de la vie humaine....	135
La flânerie comme moment de l'absurde.....	138
« L'absurdité, c'est le divin ».....	141

Sommaire

La flânerie en tant que fête immotivée	144
La fêlure comme transgression.....	148
Le mélange en tant que « reliance ».....	152
Les autres.....	157
<i>Chapitre 3. Le flâneur comme homo erraticus</i>	169
La flânerie comme hospitalité.....	169
« Il ne joue pas le jeu ».....	171
« Le bateau solitaire » dans la foule	177
La flânerie comme hospitalité.....	188
La flânerie, forme de la résistance timide.....	202
Le flâneur, « un anarchiste paisible ».....	206
<i>L'art de la dérision</i>	206
<i>Le génie mélancolique : la capacité dépressive...</i>	210
<i>Versatilité de masse et passivité féconde</i>	216
La flânerie comme art du tissage.....	222
<i>La flânerie comme clinamen.....</i>	222
<i>Le flâneur-guérilla trace la ligne de fuite....</i>	227
<i>La splendeur du « on » :</i>	
<i>intelligence collective.....</i>	232
Le flâneur, « un acteur en voyage ».....	235
<i>Le flâneur-étranger : ne dire ni oui ni non ...</i>	235
<i>Accepter l'étrangeté de soi-même.....</i>	241
<i>Le flâneur « qui va son chemin tout seul »....</i>	248
Conclusion.....	255

Préface

Alors que dans ce H. Hesse nommait « l'ère de la page des variétés », on est submergé par des « produits » théoriques quelque peu frelatés, alors qu'il est fréquent que des pickpockets institutionnalisés (journalistes, universitaires indéliçats) dérobent et utilisent à leur façon les analyses faites sur les éléments essentiels de la postmodernité, il est satisfaisant de lire, dans les pages qui suivent, l'expression d'une pensée humble et authentique. Ce *Flâneur postmoderne*, que nous propose Shin Jieun, réactualisant les prospectives visions de Walter Benjamin et mes propres intuitions sur le « nomadisme », permet de porter un regard éclairant sur nombres de pratiques propres à notre monde contemporain.

Ce qui est, certainement, la spécificité de ce dernier est l'*esthétique*. En effet, à l'image de ce que fut le politique pour la modernité, l'esthétique risque d'être la marque des sociétés contemporaines. Esthétique qu'il faut bien sûr comprendre en son sens étymologique : le fait d'éprouver, ensemble, des émotions. C'est une telle esthétique émotionnelle qui fonde la communauté, qui fonde le vivre-ensemble fondamental en train de se parfaire sous nos yeux.

Tout cela ne caractérise-t-il pas ces étonnantes attitudes nomades contemporaines, fondées sur l'émotionnel et ne se

préoccupant que peu, ou pas du tout, des conséquences de leurs actes ? Les familles plurielles, ou les amours successifs et éphémères, le montrent dans le domaine des affects. La versatilité politique, ou les variations idéologiques, en témoignent pour ce qui concerne la vie publique, l'acceptation des lois anarchiques de la production et, en même temps, l'extraordinaire méfiance à leur égard, en font foi dans ce que l'on peut appeler le désordre économique. Shin Jieun ne parle-t-elle pas d'un « anarchisme paisible » ? Il y a, en tout cela, une ambiance d'insouciance ne favorisant pas le souci du lendemain, mais, bien au contraire, un désir de vivre au présent en référence à une manière d'être qui s'est, au cours des âges, progressivement constituée.

Si l'on essaie de définir une telle ambiance, on peut la rapprocher de la créativité du paganisme éternel. Paganisme s'employant à empoigner la vie, à empoigner ce qu'elle offre, ce qui se présente. Exubérance païenne s'attachant à user des jouissances du présent, menant une vie audacieuse, hardie, une vie traversée par la fraîcheur de l'instant en ce que ce dernier a de provisoire, de précaire et donc d'intense. C'est peut-être cela la principale leçon de ce *Flâneur postmoderne*, l'acceptation d'un monde vivant et frémissant de possibles !

C'est en se réveillant du rêve prométhéen, que de plus en plus nombreux sont ceux qui adoptent une attitude stoïcienne. Stoïcisme généralisé, pour lequel ce sur quoi l'on ne peut rien devient indifférent. Voilà bien l'*amor fati* qui fait que le destin n'est pas seulement échu, il est accepté, voire aimé en tant que tel. Ce qui engendre une certaine forme de sérénité pouvant sembler paradoxale, mais qui est à la base même de ces nombreuses attitudes tribales

de générosité, d'entraide, de bénévolat, d'actions humanitaires diverses dont la vie sociale n'est pas avare, et qui ont tendance à se multiplier. Car l'acceptation de ce qui est peut aller de pair avec le souci de participer à ce qui est : non pas maîtriser, mais accompagner un état de fait pour, éventuellement, l'amener à donner le meilleur de lui-même. Faire de sa vie une œuvre d'art. Participer à la créativité générale de la vie, à sa « dépense » aussi. Ainsi que le dit bellement Shin Jieun, « accepter l'étrangeté de soi-même », vivre ses identifications plurielles, voilà ce que sont, selon elle, les caractéristiques essentielles de l'esprit du temps.

En fait le « flâneur » exprime, en majeur, la perte de soi dans l'autre, en bref la création et sa consommation, tout cela ne fait qu'accentuer la montée en puissance de ce qui est impersonnel. Ce qui est en jeu dans ce retour du destin c'est la négation même du fondement philosophique de l'Occident moderne : le libre arbitre, la décision de l'individu ou des groupes sociaux agissant de concert pour faire l'Histoire. Le grand fantasme de l'universalité en étant la conséquence. Par contre l'affirmation, ou la réaffirmation des systèmes cycliques rend caduque un tel libre-arbitre. Les divers « orients mythiques » (Gilbert Durand) qui font intrusion dans la postmodernité renouent avec la puissance impersonnelle de l'inconscient collectif.

Au lieu de s'opposer, d'une manière irréductible, au lieu d'être dépassée, selon un mécanisme dialectique et dramatique, dans une synthèse lénifiante, la liberté et la nécessité sont, à certains moments, vécues dans une tension « contradictoire », c'est cela que j'ai appelé une *harmonie conflictuelle*. Cela, bien sûr, fait penser à la tradition mystique, ou

à la philosophie hindouiste, mais, également au « processus d'individuation », bien décrit par Jung, où le moi se sert et se vit comme objet d'un Sujet qui l'englobe. C'est cela l'expérience du Soi ne détruisant pas l'individu empirique, le moi mais qui, au contraire, l'exhause, c'est-à-dire l'élève dans un ensemble plus vaste. Voilà bien l'intensité et la jubilation de la situation tragique, celle, souvenons-nous de l'*amor fati* nietzschéen : être libre dans une nécessité toute pleine d'amour. En bref, une forme de dépendance pleine de quiétude en ce que l'individu se réalise dans un « plus être » le révélant à lui-même. Shin Jieun parle, à cet égard, d'un « fêlure de soi », expression heureuse traduisant bien la mouvante labilité propre à la sensibilité postmoderne.

Il est certain que les circonvolutions ou même, si on se réfère à une théorisation jungienne, les « circumambulations », décrivent le lent travail circulaire que fait tout un chacun pour accéder, peu à peu, à la réalisation de ce que l'on peut appeler un « plus être ». Ce qui est le travail de toute une vie, la création en son sens strict. Le « mandala » tibétain en est une bonne illustration, pour la tradition orientale, tout comme le mythe de la quête du Graal l'exprime bien dans la tradition occidentale. Dans tous les cas il y a répétition, mouvement cyclique et conception tragique de la vie. Les figures archétypales procèdent toujours par redondances, elles font toujours référence à un temps mythique, celui, non datable de nos contes et légendes : « en ce temps-là », de l'*illud tempus*.

C'est en ayant à l'esprit la redondance du mythe et la répétition dans les créations quotidiennes, sans oublier, bien sûr, celle qui est à l'œuvre dans la vie courante, que l'on

Préface

peut comprendre la part d'intime émotion sécrétée par la familiarité des phénomènes, des situations, des idées, etc., qui reviennent avec régularité, et qui constituent l'essentielle « flânerie » existentielle. Dans sa « sociologie littéraire », Shin Jieun montre bien en quoi l'*homme sans qualité*, auquel elle fait constamment référence, fait de sa solitude le fondement de l'être ensemble. Pour le dire en d'autres termes, c'est quand l'on est *solitaire* que l'on n'est pas *isolé*

C'est cela même qui caractérise l'esthétique contemporaine. L'*habitus* tel que Thomas d'Aquin l'a analysé, insiste sur l'aspect structurant de la coutume établie. La métaphore du « pli » que Deleuze a proposée à la réflexion, est une manière d'actualiser la prégnance de l'habitude. Toutes choses montrant que le perfectionnement, individuel ou collectif, n'est pas forcément dans un progrès sans fin, ainsi que l'a postulé l'idéologie moderne, mais peut, à certains moments, s'effectuer dans une adéquation à ce qui se présente d'une manière récurrente : les us et coutumes, les mythes et les rites, les habitudes d'une société donnée. C'est bien cela que proposait la société prémoderne, il est possible que ce soit cela qui reprenne de l'importance dans le « flâneur » postmoderne. Ne lit-on pas dans les belles et denses pages que nous propose Shin Jieun comme un écho de la proposition mallarméenne : penser et vivre le « vierge, le vivace et le bel aujourd'hui » ?

Michel Maffesoli
de l'Institut universitaire de France

Introduction

On entend souvent que, dans la société moderne, la quotidienneté abandonne l'individu à des rapports appauvris. Les habitants des grandes villes semblent afficher une indifférence presque totale envers leurs voisins. La ville les isole, les enferme, les rend solitaires. Cependant, même dans cette société de *foule solitaire*, des gens continuent à flâner : ils choisissent d'être solitaires, ils continuent à *chercher* la solitude et dépensent leur temps en activités sans utilité apparente. Peut-être la ville ne nous isole-t-elle pas autant que le craignent ceux qui considèrent notre société comme purement individualiste et qui disent la nostalgie de la communauté d'autrefois. En effet, on peut trouver chez le flâneur et la flâneuse, le désir de rester, d'agir, de sentir avec les autres, comme les autres. Les figures du flâneur que nous analyserons dans ces pages nous permettront de comprendre que les habitants des grandes villes puissent vouloir à la fois être solitaires et être ensemble. Ils savent jouir de la solitude en transformant la ville-désert en ville-jouet. Et pendant la flânerie, ils savent non seulement être parmi les gens, être ensemble, mais aussi sortir d'eux-mêmes (« le terme même de l'existence (*ek-sistence*) évoque le mouvement, la coupure, le départ, le lointain. Exister c'est sortir de soi, c'est s'ouvrir

à l'autre¹ ». La flânerie est-elle ainsi une forme d'existence ?), s'ouvrir aux autres, au monde indifférent, dangereux, mais aussi séduisant, fascinant. L'étude de ces cas de dérive nous permettra de comprendre deux choses. La première est le thème de l'identité, à travers, un processus menant « de l'identité à l'identification », pour reprendre la formule de Maffesoli, un processus de fêlures et de mélanges avec les autres. La seconde est le thème de la résistance timide de « l'homme sans qualités » dans la ville.

DE LA FÊLURE DE SOI AU MÉLANGE AVEC LES AUTRES

Premièrement, en ce qui concerne le problème de l'identité, il s'agit de comprendre comment, de quelle manière, l'individu solitaire vit dans « la foule solitaire ». Le flâneur est, comme le dit Walter Benjamin à propos de Baudelaire, celui qui « aime la solitude dans la foule ». Et cette solitude voulue dans la foule, ou l'envie d'être absolument seul, entraîne nécessairement le moment de fêlure. La fêlure est la démolition du soi ordinaire où le familier et le rassurant se transforment en lointain, inquiétant, c'est-à-dire en étrange. Cette expérience est un moment douloureux mais aussi créatif, parce qu'il ramène les personnages fêlés aux mélanges avec les autres. Par exemple, Bloom et Stephen dans *Ulysse* de Joyce ont suivi le moment déchirant de la

1. M. Maffesoli, *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Librairie générale française, Le livre de poche, « Biblio essai », 1997, p. 28.

solitude, mais au terme de leurs longues pérégrinations ils finissent par ne plus pouvoir se distinguer l'un de l'autre, ils deviennent Stoom et Blephen. Ce passage de la fêlure au mélange peut être figuré par l'image de l'eau.

La fluidité de l'eau est emblématique du caractère « liquéfié » de notre époque désenchantée : la « perte d'auréole » (Baudelaire) du monde moderne est due à la perte de la solidité grâce à laquelle on avait jadis l'impression d'une sécurité immobile. Jean-François Lyotard estime que la fin des « grands récits » constitue l'un des traits caractéristiques de l'époque flottante « postmoderne ». Michel Serres² remarque les limites de la mécanique qui est essentiellement et sans exception celle des solides, découpés. Mais dans la renaissance de la science moderne, il est question tout autant, sinon plus, des fluides que des solides. L'eau est le milieu par excellence où l'on peut extraire le mouvement de la chose mue, ou la mobilité du mouvement lui-même. En effet, notre vie moderne est tout à fait mobile, fluide, imprévisible et donc inquiétante. Or la fluidité est également rassurante. « L'eau nous berce. L'eau nous endort. L'eau nous rend notre mère », écrit Lamartine. Cette caractéristique de l'eau nous fait penser à une image flottante de la foule. La foule porte le flâneur, le berce, l'endort. Pour l'auteur de *Masse et puissance*, c'est seulement dans la foule – la « masse », selon le terme exact de Canetti – que l'homme peut se sentir chez soi, libéré de la phobie du contact. Quand on s'est

2. Cf. M. Serres, *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce : Fleuves et turbulence*, Paris, Les Éditions de Minuit, « Critique », 1977.

abandonné à la masse *compacte* où se pressent corps contre corps, on ne redoute plus son contact, peut-être parce que les hommes se sentent alors égaux. Les différences n'importent plus³. Les œuvres de Gustave Flaubert (*Madame Bovary*) et d'Andreï Tarkovski (*Nostalghia*) nous permettront de décrire ce processus, les caractéristiques de la foule *hospitalière* dans la rue. Ce qui est important, c'est la force révolutionnaire de l'hospitalité, qui renverse l'ordre des urgences. L'étranger devient propriétaire. Aux politiques de l'identité, productrices d'exclusions, s'opposent les politiques de l'hospitalité selon lesquelles il n'y a pas un centre, mais une multitude de centres. C'est le *rhizome* au sens de Deleuze.

L'expérience de la fêlure est à la fois inquiétante et rassurante. Mais pourquoi la fêlure se produit-elle, et quand commence-t-elle ? La vie quotidienne est souvent décrite comme ayant une structure mécanique, fixe, qualifiée de monotone, morose, étriquée. Métro, boulot, dodo, lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi cadencés au même rythme, cette pérégrination sommaire à suivre pour la survie se déroule la plupart du temps sans trop de difficulté. Dans la société *panoptique* dans laquelle nous vivons, réussir à transformer la vie quotidienne semble une tâche irréalisable. Mais le surgissement du « pourquoi » pourrait faire que tout cela (re)commence dans une lassitude teintée d'étonnement. Un *point remarquable*, dirait Deleuze. La lassitude est à la fin des actes d'une vie machinale, mais elle inaugure en même temps le mouvement de la conscience. Comme le Gregor

3. E. Canetti, *Masse et puissance*, traduit de l'allemand par R. Rovini, Paris, Gallimard, NRF, 1966, p. 12.